

UN DISPOSITIF DE CATÉGORISATION À LA BASE D'UN PROCESSUS SÉMIOTIQUE D'AGRÉGATION

Pierre Boudon, boudonpierre@yahoo.ca
L.E.A.P (Laboratoire d'Étude de l'Architecture
Potentielle),
Université de Montréal

Version 8 finale

AVANT-PROPOS

.I. L'IDONEITE

II. LA STRUCTURE DE DEPENDANCES

III. LA CLASSIFICATION CROISEE

IV. LA PROTOTYPICITE

**CONCLUSION : LA VISION PRISMATIQUE
DE L'IDEE**

AVANT-PROPOS

Dans une étude précédente, *La question du genre comme noeud de relations sémantiques*¹, nous avons associé étroitement la notion de « catégorisation » et celle de « classification ». Sans remettre totalement en cause cette association: « catégoriser, c'est classer », nous voudrions à nouveau réévaluer ce rapport en l'ouvrant en particulier à d'autres considérations puisque celui-ci dépend d'un autre, plus profond, entre déterminisme et indéterminisme (ou, en termes sémiotiques, « reproduction » d'un système de valeurs et « innovation » en tant que modification et/ou changement)².

Toute une famille d'expressions terminologiques dépend de ce couple instaurateur entre l'idée de catégoriser et celle de classer: recenser, ordonner, trier, hiérarchiser, comparer, identifier (au sens d'équivaloir), ... Ces expressions peuvent renvoyer à différents domaines d'études en ce qu'ils répondent à une même démarche de mise en ordre tels que la logique formelle ou la taxinomie (botanique, zoologie), la linguistique ou l'anthropologie (ethnobotanique, ethnozoologie). Cette famille d'expressions impliquent surtout la mise à l'écart d'autres: désigner en tant qu'opération dénominative (soit, la définition d'une activité extra-linguistique, ou *transdomaniale*, puisque associant langage et monde); associer en tant que liaison autre que linéaire (comme dans ordonner, sérier), donc plurielle (soit, renvoyant à une pluralité d'expressions hétérogènes constituant une polyvalence). C'est à ce prix que l'on peut faire travailler cette première famille d'expressions terminologiques (soit, en excluant des phénomènes qui n'entrent pas dans cette grille d'analyse).

La notion de « dispositif » évoque de son côté un ensemble de procédures à suivre, mettant en relation ces catégorisations. Elle a pour fonction d'« enfermer » une diversité de manifestations dans un même cadre d'unification, de les contraindre à respecter les mêmes normes d'un rassemblement; bref, d'en « homogénéiser » les expressions pour les rendre comparables (Cf. « similaires »). On peut parler ainsi d'un « calibrage » de ces manifestations permettant un ensemble d'opérations sur elles (soit, leur « traductibilité » les unes dans les autres). La notion de dispositif, en tant que pratique sociale et/ou historique, est issue des travaux de Foucault (notamment dans son ouvrage, *Surveiller et punir Naissance de la prison*³) et elle a connu un succès considérable en sciences humaines (voir, par exemple, G. Agemben

1 Paru dans *Les Nouveaux Actes Sémiotiques* n° 114, Limoges, édition en ligne, octobre 2011.

2 Voir à ce sujet le dossier, dans la revue *Intellectica*, réuni autour de l'article de G. Longo, « Laplace, Turing et la géométrie impossible du « jeu de l'imitation », avec les contributions de M. Mugur-Schächter, D. Kayser, J. Pitrat, J. Lassègue, *Intellectica* 2002/2, n° 35, p. 131-215, Paris, C.N.R.S., 2002.

3 M. Foucault, *Surveiller et punir, Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975, et plus particulièrement, la Troisième Partie, *Discipline*.

quant à la postérité de cette notion); elle permet, par exemple, de « signifier » le passage entre une société traditionnelle (établie selon des rituels à vocation pérenne tels que les « crimes d'honneur », les *vendetta*; les « guerres tribales » par différence d'avec les « armées » composées en *corps d'armée*; etc.) et une société « moderne » dans laquelle ces mêmes formes d'accomplissement (comme celles des jugements de justice, des formes d'apprentissage, des modes d'organisation administratifs, etc.) réclament des types de savoirs distincts, plus rationnels, plus systématisés, des lieux d'exercice distincts (la prison, l'école, la caserne, etc.); soit une mise en forme institutionnelle permettant de fusionner une multiplicité de comportements ou d'attitudes, discursifs, actantiels, symboliques; ou encore, établissant un principe de contrôle public en tant qu'autorité légitimatrice. Le dispositif est donc de l'ordre du faire, non de l'être; davantage, il est celui d'une manipulation des individus selon ces critères d'une rationalité et d'une légitimité disciplinaires⁴.

Un dispositif a donc un sens technique (en tant que formes d'une instrumentalisation), un sens institutionnel (en tant qu'autorité légitimatrice détenue par une minorité d'agents au sein de la population) et un sens symbolique (en tant que formes de la représentation, gestuelles, vestimentaires, topiques). On peut parler à son sujet d'une forme méta-agentive, incluant des agents en corrélation—formes plus entretenues (puisqu'elle assure des dialogues en tant qu'acceptation, refus, etc.) que subies. Plus que de rituels (anthropologiques), on pourrait parler de jeux institutionnels (règles, conduites, valuation dans une matrice de contrôle).

Considérons en ce sens la notion de « perspective » en tant que montage théorique⁵, définie au *Quattrocento* (par Brunelleschi, Alberti). Celle-ci est le fruit d'une démarche historique accomplie au cours du Moyen Âge dont la rationalité spéculative a été définie à travers une succession d'essais et erreurs s'appuyant sur des connaissances antiques (établissement d'une ligne d'horizon, concordance des points de fuite, des directions d'orientation des divers plans angulaires) pour aboutir à un *cadre* d'expression unificateur (Cf. le *tableau* en tant que plan frontal d'uniformisation), maîtrisé (il procède d'une méthode de construction) et reproductible de différentes façons (la perspective donnera naissance aux anamorphoses, aux perspectives plafonnantes, etc.); soit une *variation* (au sens fugal) à partir des mêmes principes. Le montage perspectif devient un médium de représentation permettant d'exprimer une *scène* en tant que spectacle situé devant nous (frontalité), possédant un point de vue et ouvert sur le monde (notion de paysage); ou encore, en tant que spectacle comme « lieu

4 Par exemple, le passage du supplice, comme spectacle macabre, à la peine carcérale en tant qu'exécution d'une tâche administrative; on peut parler à ce sujet d'une « machinerie disciplinaire » issue de l'*appareil judiciaire*.

5 Parmi de nombreux ouvrages théoriques abordant la question, on peut mentionner, *La perspective comme forme symbolique* d'E. Panofsky (Ed. de Minuit, Paris, 1975) et *L'origine de la perspective* d'H. Damisch (Flammarion, Paris, 1987).

De nombreux exemples d'un tel montage sont recensés dans celui de P. Descargues, *Traité de perspective*, Paris, Ed. du Chêne, 1976.

de croisement » d'une pluralité de mondes distincts (céleste et terrestre, par exemple) en relation grâce à ce médium planaire (le tableau).

Ce dispositif perspectif (Cf. la « pyramide visuelle incluant un point de vue ») peut être généralisé sous la forme d'une « scénographie »⁶ (par exemple, celle des Bibiena à Venise) associant architectures, théâtralité et jardins; nous n'avons plus affaire à un espace de la représentation localisé au moyen d'un cadre (le tableau) possédant un point de vue (horizontal) mais à un « monde » (Cf. *Umwelt*) dans lequel les spectateurs peuvent évoluer à la manière d'acteurs sur une scène (le jeu des volées d'escalier, des terrasses en gradins). Tout le monde, tant acteurs que spectateurs, participe du même événement scénographique en tant que réunion festive.

Enfin, le même dispositif instaurateur d'une mise en scène peut lui-même devenir une forme architecturale de mise en observation dans ce que Jeremy Bentham a appelé un *panopticon* comme principe d'un contrôle total démultiplié⁷, où les individus peuvent se surveiller mutuellement (prisonniers et gardiens) à travers de ce qu'on peut appeler une « machine optique » auto-régulatrice. Nous obtenons les règles d'un enfermement complet dont, au départ, les mêmes principes régissaient le montage perspectif pictural en tant que « fenêtre » ouverte sur le monde, soit l'évocation et la contemplation d'un « ailleurs » imaginaire.

Nous avons dans cette lignée généalogique: perspective (à point central), scénographie (que l'on peut généraliser aux compositions urbaines ou aux compositions paysagères comme dans l'art des jardins anglais), et enfin, panopticon (disciplinaire), la reprise et l'élargissement des mêmes principes d'encadrement et d'homogénéisation; et finalement, de substituabilité entre les expressions convoquées (à travers des « gabarits » communs) mais dont, au départ, les finalités étaient sans doute différentes: modes d'une représentation esthétique, activités festives réservées à une aristocratie et gestion d'une

6 Le terme apparaît déjà chez Vitruve, à côté de ceux d'*ichnographie* et d'*orthographie*, en tant que mode d'une représentation des bâtiments.

Vitruve, *Les dix livres de l'architecture, traduction de Claude Perrault (1673), op.cit.*, Livre I, chap.2.

7 M. Foucault est à l'origine de cette redécouverte du travail de Bentham (1791) dans son ouvrage, *Surveiller et punir, op. cit.* Cf. Partie III, Chapitre III, « Le panoptisme » (p. 228-264).

Cette figure est l'envers du cachot puisqu'elle exprime une transparence où le prisonnier n'est pas seulement enfermé mais scruté, soumis au regard omnipotent (nouvelle figure d'Argus) d'un gardien situé au centre de ce dispositif (voir l'illustration 21 qu'en donne Foucault dans son ouvrage). Comme l'écrit de son côté P. Amaldi à propos de cette architecture: « Le surveillant qui occupe le centre du système est un individu quelconque. Il n'incarne aucun pouvoir suprême. Il est partie prenante d'un dispositif dans lequel le rôle de voyant et celui de voyeur peuvent se trouver renversés à tout moment. Plus encore, le système panoptique inaugure une nouvelle forme de regard dilué. Dans le panoptique, l'inspecteur surveille le prisonnier tout comme les gardiens. Chacun regarde l'autre tout en se sentant surveillé. Le gardien observe les détenus qui s'observent entre eux, dans la mesure où ils sont regroupés pour mieux s'auto-éduquer. L'inspecteur est regardé par le peuple, qui peut à tout moment demander à voir les détenus ou contrôler les conditions de travail des gardiens ».

P. Amaldi, *Architecture, profondeur, mouvement*, Gollion, Infolio, 2012, p. 249.

population carcérale. Dans ces différents états successifs, nous avons l'établissement d'une forme standard qui constitue un environnement complet.

La notion d'un dispositif scriptural et/ou diagrammatique que nous voulons développer maintenant s'appuie sur une caractérisation différente; d'une certaine façon, nous pouvons l'assimiler à une *idéographie* en tant que langue idéale (et absolue⁸), telle que Frege l'entendait en tant que principe de fondation et de description d'une théorie des nombres entiers⁹, en lui ajoutant toutefois dans notre cas une dimension spatiale supplémentaire (celle de renvois multiples entre les différentes formulations cellulaires; ensemble « réunitarisé » que nous avons intitulé un *réseau de templa*¹⁰; celui-ci peut être comparé à une monadologie leibnizienne dont les expressions terminales sont en nombre indéfini).

Au départ, nous avons trois niveaux d'analyse distingués: celui des *concepts*, procédant d'une généralité applicable à toute espèce d'objet; celui des *individus* (introduits, par exemple au moyen de constantes) en tant que formes singulières de ces objets¹¹, et enfin, celui des *propriétés* qui les caractérisent comme marqueurs d'identification.

Ce qui fonde l'idéographie, c'est la notion de *fonction* qui associe dénotativement un ou plusieurs argument(s) à un type d'opération; cette fonction peut être

8 Idéale puisque la notion d'assemblage de symboles présuppose un hors-contexte qui la libère de toute espèce d'influence extérieure.

9 D'une certaine façon, le *Tractatus logico-philosophicus* de Wittgenstein poursuit ce rêve d'une langue idéale, non plus réservée à une théorie des nombres entiers mais étendue à toute espèce de description mondaine. Nous avons affaire à un langage en tant qu'assemblage de symboles logiques, unifié au moyen de *lois de composition* dont le mode analytique est à l'opposé des langues humaines parlées, ayant recours de leur côté à des figures (Cf. tropes) en tant que *Gestalten* discursives. Ce que rate l'approche analytique (volontairement non-figurative), c'est la notion de *conjugaison* de ces formes selon une articulation sémiotique du genre {désignation, articulation, expression}.

10 Cf. Notre *Réseau du sens, Une approche monadologique pour la compréhension du discours* (deux volumes), Berne, Peter Lang, 1999- 2002.

Nous utilisons l'expression de « réunitarisation » pour signifier une opération de *syncrétisme* qui unifie sans fusionner différentes composantes constitutives d'un ensemble en parties. Elle est due à D. Hofstadter dans son ouvrage, *Gödel Escher Bach, les brins d'une guirlande éternelle*, Paris, Interéditions, 1985 (1979, édition originale).

En ce sens, on pourrait la rapprocher également de l'opération de « non transitivité » prédicative qu'observe J.-F. Bordron dans certains modes de composition iconiques, Cf. J.-F. Bordron, *Image et vérité, Essais sur les dimensions iconiques de la connaissance*, Liège, PUL, 2013, p. 69-70.

11 Dans le *Tractatus logico-philosophicus* de Wittgenstein, ces individus en tant que faits mondains, et non uniquement logiques, renvoient à des propositions-images désignables à travers des gestes de monstration (proposition 2.1 et *sq.*, notamment 2.712). C'est donc la question d'une « observabilité » (Cf. variables « observables vs non-observables ») des propriétés des individus qui est soulevée quant à une description phénoménologique. A ce sujet, J. Hintikka identifie la démarche du *Tractatus logico-philosophicus* de Wittgenstein et celle des *Recherches logiques* de Husserl, les deux répondant à la question d'un observabilité de ces variables,

« Or il est (ou, au moins, devrait être) raisonnablement hors de doute que le *Tractatus* n'est, du point de vue historique, qu'une variante de la théorie russellienne de la connaissance directe. Aussi l'analogie partielle existant entre Husserl et Russell est-elle également applicable au premier Wittgenstein » (p. 202)

Dans E. Rigal (ed), *Jaakko Hintikka, Questions de logique et de phénoménologie*, Paris, Vrin, 1998

propositionnelle¹², prédicative ou relationnelle. C'est elle qui permet l'établissement d'un *calcul* en tant que raisonnement conduit au moyen de « formules bien formées » et composé d'une pluralité de propositions qui s'enchaînent (au moyen de relateurs tels que conjonction, disjonction, négation), de prédicats (introduisant une quantification universelle et existentielle) et/ou de relations entre variables (relations réflexive, symétrique ou transitive). Soit différents types de foncteurs (propositionnel, prédicatif, relationnel) que l'on peut *réduire* à une même base canonique (comme dans le calcul prédicatif où l'on peut réduire les opérations de quantification, universelles et existentielles, aux opérations de conjonction correspondant aux premières et de disjonction correspondant aux secondes). Mais la portée de ces opérations est filtrée au moyen d'une métalangue qui en définit les règles constitutives (ce qu'on peut appeler leurs « univers de discours » considérés), sinon nous aboutirions au chevauchement de différents niveaux d'appréhension de ces variables (Cf. le problème des antinomies logiques); c'est, par exemple, le rôle de la « théorie des types » de Russell que d'avoir dissocié en niveaux d'application distincts les « objets » entrant dans la spécification d'une description. Ainsi, conceptuellement (premier niveau d'analyse distingué auparavant), nous pouvons constituer un assemblage hiérarchisé de « prédicat de prédicat », soit dont les « objets » sont eux-mêmes des prédicats de niveau inférieur.

D'un côté, nous avons un calcul supérieur des prédicats, déployé selon une stratification en niveaux d'instanciation selon le couple fonction-argument; de l'autre, nous avons une individuation en tant qu'opération de description (Cf. opérateur *iota* opposé à une généralisation) caractérisant les propriétés d'un individu comme composition de marqueurs. Pour chacun de ces individus nous avons ainsi un syncrétisme de propriétés associées.

Résumons brièvement cette démarche. Nous cherchons à caractériser un certain dispositif scriptural en tant que « format » générique correspondant à un schéma polyadique (pluralité de variables en jeu) lequel constitue un rassemblement tabulaire (linéaire, ramifié) formant une unification (rôle de « cadrage » sous la forme de sous-systèmes de valeurs de vérité assurant par complétion un système de mises en relation) à la manière d'une formation orchestrale. Le dispositif permet ainsi un jeu de formes compositionnelles qui se répondent (Cf. formes combinatoires d'un point de vue extensionnel), assuré par l'interdéfinissabilité des expressions qui les caractérise.

12 Appelée encore, fonction de vérité où les valeurs {vrai, faux} jouent le rôle d'index démarcatifs tant pour des assemblages (conjonction, disjonction, négation) que pour une référence comme renvoi (mondain). La notion de composition tabulaire (Cf. l'usage systématique qui est fait des tables de vérité) est fondamentale en ce qu'elle introduit en tant que filtrage dans le calcul propositionnel un plan d'uniformité des liaisons entre opérations dont tautologie et contradiction constituent le « fond » neutre (hors désignation) ; dans un calcul prédicatif, ce plan d'uniformité assure également le passage entre les quantificateurs universel (*tous*) et existentiel (*quelques*), ainsi que dans le calcul relationnel (fonction prédicative à *n* places d'argument).

Revenons à la définition initiale de notre démarche en tant qu'idéographie associant un langage scriptural *et* diagrammatique; le parallèle établi avec l'approche logiciste de Frege, Russell et Wittgenstein, cherche à caractériser une *mise en ordre* structurale, soit une forme de présentation permettant de spécifier les règles de ce que serait une description du monde en tant que modes d'agencement de formules bien formées. Soit une expression formulaire dont la précision élimine toute espèce d'ambiguïté (c'est son principe d'exhaustivité) et dont le mode articulatoire (la notion de fonction) permet de saisir, tant une généralité conceptuelle (selon une stratification en niveaux d'abstraction dont la théorie des types logiques de Russell est un exemple explicatif) qu'une description singulière (propriétés caractéristiques) des « états de chose » particularisant le monde. La notion de calcul propositionnel constitue la pierre d'angle de cette construction intellectuelle.

L'aspect diagrammatique de cette idéographie n'a pas été vraiment abordé; or, c'est sans doute par celui-ci que nous pourrions être amené à comprendre ce qu'exprime la notion de figure (en tant que trope), clairement mise entre parenthèses dans une approche analytique du fait qu'elle introduit des relations de chevauchement produisant des effets de brouillage. Dans notre schématisation monadologique¹³, cette notion d'une figurativité est signifiée par celle du *templum* en tant que mode de répartition des variables formant un réseau de renvois entre ces entités cellulaires qui représentent autant de points de vue catégoriels. Récapitulons brièvement cette formulation diagrammatique: nous avons affaire au départ à une schématisation trimorphe dont les *termes de base* sont dans une relation de contrariété (soit incompatibles en même temps dans leur emploi). Cette triangulation initiale a pour pendant (complémentaire) une triangulation inverse (et dérivée) représentant des *termes mixtes* situés entre les termes de base (initiaux) et formant entre ceux-ci autant de « solutions de continuité » permettant de passer des uns aux autres¹⁴. Dans cette notion de « solution de continuité » nous avons, à la fois, un phénomène de clivage (associé à l'incompatibilité) et un phénomène de médiation (médiation offerte par les métatermes dominants) entre les termes de base. On dira en ce sens qu'ils constituent une *articulation* sémiotique (Cf. un point d'articulation, de nature complexe, semblable à une inflexion géométrique¹⁵) entre les termes de base qui expriment de leur côté une forme neutre (*ni-ni*). Ces termes mixtes peuvent également devenir des *gradients* entre les termes de base.

Cette formulation est géométrique et/ou paradigmatique en ce que, non seulement elle exprime une répartition dans un plan à partir de la figure du triscèle (qu'on ne trouve pas dans une idéographie logiciste), mais de plus, elle s'inscrit dans une figure tri-dimensionnelle (comparable à une sphère virtuelle), à

13 Cf. la note (10) *supra*.

14 Et permettant de formuler une économie circulaire (alternée) entre ces différents types de termes reliés.

15 Les termes mixtes expriment un lien plus « organique » que « mécanique » en ce qu'ils constituent un saut.

titre de plan équatorial, entre ce que nous avons intitulé des *métatermes* qui expriment en tant que pôles complémentaires la catégorisation générale dont les termes de base initiaux constituent le déploiement.

Le *réseau de templa*¹⁶ que nous allons analyser maintenant est constitué par quatre figures croisées (Cf. le schéma d'ensemble (A) en conclusion) qui représentent le « cœur » d'un dispositif catégoriel: la notion d'« idoneité », telle que l'entendait Gonzeth (1973); la notion de « structures de dépendance » articulant les rapports entre *totus* et *omnis*, tels que l'entendait Brøndal¹⁷; la notion de « classification croisée » en ce que nous cherchons à éviter la forme « trop tranchée » que représente une segmentation classificatoire taxinomique telle qu'elle a été développée historiquement par les botanistes et les zoologistes européens (Linné, Tournefort, Cuvier); enfin, la notion de « protypicité » telle qu'elle a été proposée plus récemment par E. Rosch et son groupe à Berkeley et qui a suscité bien des débats dans les années 1980 en psycho-linguistique et en linguistique (Rosch, Atran, Desclés, Kleiber, Dubois, Rastier).

I. L'IDONEITE

Nous avons déjà abordé la question d'une idoneité sous la forme d'un principe de repérage et/ou de localisation¹⁸; selon la terminologie des dictionnaires, « être idoïne », c'est *avoir la capacité de, être propre à, ou encore, qui convient parfaitement* (mais la convenance n'est pas la convention), *être approprié*. L'idoneité —et c'est le sens opératoire que lui donnait Gonzeth— n'est donc pas tant une qualité attribuée qu'un processus d'adaptation continu (Cf. réclamant un *feed-back*, ce que nous allons retrouver dans une « structure de dépendances » (Chapitre II. *infra*)). Nous avons donc affaire à un principe d'homéorhèse en tant que mode de liaison (couplage) déployé dans le temps.

Mais dans la notion d'un repérage et/ou d'une localisation, nous avons toutefois plus: non seulement il s'agit d'un processus d'adaptation continu (dans un usage

16 Ce qui fait la « généralité » de cette figure paradigmatique serait son caractère récurrent: quel que soit le contenu catégoriel signifié par cette déclinaison on retrouve toujours le même mode d'engendrement {métatermes, termes de base, termes mixtes, bouclage}. Par ailleurs, le *réseau de templa* exprime une forme d'ensemble (semi-ouverte) en tant que « représentation partagée entre affins » (formation d'un voisinage) dans laquelle on peut introduire une économie des rapports sous la forme de liaisons connexes.

17 Dans la notion d'*omnis*, on introduit celle d'une pluralité d'*individus*, entités apparemment simples intuitivement mais qui s'avèrent difficile à définir conceptuellement: qu'entend-on par « individu » (Cf. un *atome*, un *corps*, une *compacité*,...?) par rapport à un « dividu »? On voit déjà que le sens d'une expression n'a de signification (Cf. extension, articulation) que par rapport à une différenciation potentielle implicite; par exemple, « individu » par rapport à « fragment » ou « ensemble », « collection », etc. Voir à ce sujet l'ouvrage de M. Strathern en anthropologie, *The Gender of the Gift. Problems with Women and Problems with Society in Melanesia*, L.A., University of California Press, 1990

18 Dans notre *Réseau du sens II: Extension d'un principe monadologique à l'ensemble du discours*, Chapitre III, « Les relations de repérage », Berne, Peter Lang, 2002, p. 45 sq.

technique, l'exécution d'une tâche, dans un dispositif de contrôle) mais il s'agit également de la définition sémantique des termes requis et c'est pourquoi la notion de repérage, telle que définie par Culioli et Desclés (1982), renvoyait à une explicitation logique: par exemple, la caractérisation de la notion d'« identification », ou $A \equiv B$, telle qu'elle avait été introduite par Frege dans son célèbre article sur le sens de *Sinn* et de *Bedeutung*¹⁹. Il ne s'agit pas simplement d'une identité (encore moins d'une formule tautologique) ou d'une égalité au sens numérique mais de la « mise en équivalence » de deux choses en tant que « être la même chose » (Cf. leur substituabilité) —d'un principe d'« indiscernabilité » aurait dit Leibniz. C'est par rapport à ce mode complexe de l'identification en tant que formule du genre « équi-- » (équi-valence, équi-latéral, équi-distant, etc.)²⁰ que l'on pourra définir les deux autres termes de base que sont les notions d'inclusion et d'appartenance.

Reprenons le schéma d'engendrement du *templum* qui nous sert de guide dans la démarche; au niveau des métatermes qui « ouvrent » cette première forme de catégorisation, nous situerons la notion de *repérage* en tant que métaterme positif (principe de voisinage, principe de mise en correspondance, principe de désignation en tant que fixation d'un point de repère); le repérage peut être à la fois un nom ou un geste d'accomplissement de la désignation. Complémentairement à ce métaterme positif, nous introduirons un métaterme négatif en tant que séparation, rupture ; ou encore, en tant que *hiatus* et c'est cette appellation que nous utiliserons génériquement. Un hiatus signifie une marque d'absence (Cf. un « blanc » comme on parle de « blanc de la carte » pour signifier une *terra incognita*), un écart ou une coupure dans un continuum, une interruption. Ce principe de séparation est aussi important que le premier car on introduit, minimalement, celui d'un rythme qui peut les faire alterner dans une répétition.

A partir de la dualité inversive des métatermes (qu'on écrira MT^+ , MT^-), on peut ainsi procéder au déploiement du *templum* dans son plan équatorial.

Avec l'identification frégréenne ($A \equiv B$), nous avons un *principe de constitution différentielle*, non pas d'égalité au sens numérique mais d'inégalité, un accord qui s'exprime dans un désaccord, ce qui permet de l'ouvrir à un processus de *comparaison* par rapport à d'autres formes plus ou moins semblables (allomorphie) et/ou de *conversion* entre objets de nature tout à fait dissemblables et situés à des niveaux distincts (c'est le sens de la monnaie comme équivalent général de toutes les marchandises mises en circulation). C'est donc un *principe de péréquation* au sens où nous avons affaire à la mise en équivalence entre deux parties d'une répartition des valeurs en fonction des ressources disponibles

19 Cf. *Écrits logiques et philosophiques*, « Sens et dénotation », Paris, Seuil, 1971 [1892], p. 102.

20 On pourrait également utiliser la formule: *quasi--* (comme dans un *quasi-objet*, une *quasi-topologie*) qui exprime une proximité notionnelle comparable à ce que sont les « airs de famille » de Wittgenstein (on reprendra cette problématique à la fin de cette étude, Cf. Chapitre IV *infra*, à propos de « famille de figures allomorphes »).

propres à chacune (principe qui est au cœur, par exemple, d'une redistribution nationale entre régions riches et régions pauvres). L'identification frégréenne n'est pas une formule à deux termes mais à trois puisque pour équilibrer ces « poids » différents il faut une mesure en tiers (c'est, par exemple, le rôle du « centre » comme pivot des échanges par rapport à ses « périphéries »).

Venons-en à l'opposition entre appartenance et inclusion, lesquelles formeront une opposition triadique générale par contrariété entre les trois opérations {identification, appartenance, inclusion} assignées aux termes de base du *templum*. Comme on le sait, ces deux dernières opérations sont fondamentales dans l'établissement d'une logique: l'appartenance associe les notions d'élément(s) et de classe (Cf. $x_i \in A$) et c'est une relation irreflexive, asymétrique et intransitive, alors que l'inclusion associe deux ou plusieurs classes (Cf. $A \sqsubset B$, $A \sqsubset B \sqsubset C$, ...) et c'est une relation réflexive (une classe peut s'inclure elle-même), non-symétrique et transitive; de plus, on ajoutera que cette notion d'inclusion entre classes peut être le lieu d'une bifurcation entre « classe collective » caractérisant une méréologie dûe à Lesniewski (notion d'ingrédience en tant que rapport partie-tout, diamétralement opposée à l'appartenance)²¹ et « classe distributive » caractérisant une logique propositionnelle (par exemple, une classification taxinomique définie par la relation « est-un »); c'est la différence entre, *Les hommes sont nombreux* (classe collective) et *Les hommes sont raisonnables* (classe distributive). Pour différencier ces deux types d'opération (bien distinctes) on pourrait également utiliser les expressions (empruntées à B. Cassin²²): *logos-forme* pour une représentation méréologique (ou d'ingrédience) et *logos-formule* pour une représentation classificatoire renvoyant à un type de définition prédicative ou méta-prédicative. En termes de tropes, ce serait la différence entre *synecdoque* (du côté de l'ingrédience, où nous avons bien une relation de partie à tout) et *métonymie* (du côté de la classification, où nous avons par contre une relation dénominative).

Dans la schématisation du *templum*, la notion d'inclusion représente un pivot structural puisqu'elle dissocie les opérations d'ingrédience méréologique et celles de classification en tant que formes distributives d'une dénomination (renvoi, par exemple, à la figure de l'Arbre de Porphyre étagée entre la généralité du genre et la particularité des espèces et sous-espèces); d'un côté, nous avons des relations de dépendance (ou d'emboîtement partie-tout), alors que de l'autre, nous avons des relations hiérarchiques entre niveaux d'instanciation distingués (par exemple, genre, espèces, variétés) que l'on a dans toute représentation taxinomique.

Après avoir mis en place la triangulation des termes de base, nous pouvons ainsi passer aux termes mixtes qui constituent leurs solutions de passage en tant que

21 Cf. Stanislas Lesniewski *aujourd'hui*, sous la direction de Denis Miéville & Denis Vernant, « Recherches sur la philosophie et le langage », n° 16, Grenoble, 1995.

22 B. Cassin, « Enquête sur le *logos* dans le traité *De l'âme* », in Romeyer-Dherbey (éd.), *Études sur le « De anima » d'Aristote*, Paris, Vrin, 1996.

moyens termes. Entre une identification et une inclusion, nous pouvons ainsi situer la notion d'« ingrédience » en tant que relations méreologiques (Cf. partie-tout ou expressions « sortales » en linguistique²³) dont celles de dépendance participent, alors qu'entre la même notion d'inclusion et celle d'appartenance, nous pouvons situer celles de « classification » en tant que répartition hiérarchisée en classes distinctes selon une dénomination (Cf. la relation d'appartenance devenant attributive: « est-un »). De même que la notion d'inclusion représente un pivot entre *dépendances* et *hiérarchisation*, celle d'appartenance représente de son côté un même pivot, mais entre les notions de *token* et de *type*, telles que définies par Peirce; la première est située entre *situs* et appartenance, la seconde, entre celle-ci et la classification (on parlera ainsi dans une classification de « terme typé »)²⁴.

La triangulation des termes mixtes rassemble ainsi les expressions {ingrédience, classification, *situs*}, ce troisième terme, qui caractérise une forme d'intervalle topologique (ouvert, fermé), étant situé entre une identification et une appartenance. On parlera ainsi de *situs* en tant que formes de localisation spatio-temporelle dont deux expressions subsidiaires pourront être dérivées (et par la suite développées selon deux autres schémas de *templum*): la notion de « temporalités » partagées entre passé, présent et futur, et celle de « lieux » (en tant que voisinage topologique et/ou strate supérieure et inférieure) partagée entre un ici, un là-bas et un ailleurs²⁵.

Terminons cette présentation d'une idonéité en précisant deux dernières affectations: entre une identification comme principe de mise en équivalence de deux expressions et un *situs* localisateur, nous aurons la notion d'« ajustement » comme recherche d'un équilibre stable, ou encore, d'une adaptation auto-régulatrice, alors qu'entre la même identification et la notion d'ingrédience, nous aurons celle d'une « synonymie » en tant que dissemblance d'expressions dans leur renvoi à un même référent mais cependant non réductibles au même emploi (ainsi, les synonymes, *voiture*, *automobile*, *bagnole*, *tacot*, *tire*, *caisse*, ... ne s'emploient pas dans les mêmes contextes socio-linguistiques). Cette dissemblance synonymique s'oppose diamétralement à la confection des classes d'appartenance entre *token* et *type*, entrant dans la définition d'une classification.

II. LA STRUCTURE DE DEPENDANCES

23 Cf. J. F. Bordron, « Aspects de l'identité dans les processus », dans *Les Référents Evolutifs entre Linguistique et Philosophie, Actes des Journées d'Etudes des 11 et 12 septembre 1997* (sous la direction de W. De Mulder et C. Schnedecker), Université de Metz, Metz, 2001.

24 Au *token* en tant que co-occurrence variable dans une distribution labile correspond ainsi un *type* classificateur, « à travers » la relation attributive qui regroupe des éléments « similaires » dans une même classe d'appartenance. Cela sera par la suite la base d'une « typification » que l'on développera au Chapitre (IV) *infra*.

25 Développés dans notre *Architecture des lieux, sémantique de l'édification et du territoire*, Première partie: le parcours, la scène, l'horizon, diagramme 1.2, p. 54, Gollion, Infolio, 2013.

Après avoir défini une certaine économie dénomminative sous le signe de l'idonéité, considérons celle d'une structure d'assemblage (ou d'organisation) dans les rapports multiples entre individus et classes en tant qu'entité composite; soit l'analyse des différents modes d'organisation de ces rapports (en linguistique, c'est le domaine de la syntaxe laquelle rassemble les divers modes de rection entre unités constitutives des énoncés ainsi que de leur continuité en discours). Nous avons déjà abordé cette question dans la référence donnée au départ²⁶ mais nous voulons reprendre cette problématique à la lumière de considérations plus récentes.

Celle-ci est issue d'une réflexion sur les rapports entre les quantificateurs *Totus* et *Omnis*, développée dans un article assez bref de Brøndal (que nous considérons comme fondamental), repris et commenté par P. A. Brandt dans un article plus récent²⁷. A nos yeux, nous avons affaire à une *articulation* constitutive entre deux types d'assemblage méréologiques auxquels nous en ajouterons un troisième (Cf. la notion de « milieu » en tant que formation alvéolaire, mixte fait d'ordre et d'incertitude, de saturation et de vacuité) qui clôt cette économie organisationnelle²⁸.

Nous ne reprendrons pas l'exposé que nous avons fait précédemment de ce dispositif mais nous en reformulerons la présentation dans un ordre différent en ce que nous pensons que cette réorganisation mettra davantage en valeur les articulations de ces trois modes d'assemblage. Ainsi, nous dirons que la base des rapports entre individus et classes est exprimée par la relation dynamique entre parties et tout laquelle représente en fait un double mouvement du haut vers le bas (appelé « top-down », ou descendant, en langage informatique puis de gestion) et du bas vers le haut (appelé inversement « bottom-up », ou ascendant, dans le même langage); ou encore, du tout vers les parties dans le premier cas et nous avons la figure classique de l'arborescence (celle d'une classification, par exemple, mais aussi celle d'un jeu en tant que déploiement d'une stratégie de possibles), et inversement, des parties vers le tout dans le second cas. Mais dans ce dernier cas, nous ne retrouvons pas nécessairement la figure emblématique (et unique) de l'arbre: cela peut être également celle de ce que Ch. Alexander, dans un article célèbre à l'époque, avait appelé un « semi-treillis », soit la formation, à partir des mêmes individus rassemblés d'un chevauchement entre deux (ou plusieurs) structures de dépendance (Cf. le sommet qui rassemble et *identifie* les types de relation n'est pas unique mais double, triple, etc., soit « synonymes » en termes définitionnels suivant la nature de cette mise en

26 Cf. *La question du genre comme noeud de relations sémantiques*, paru dans les *Nouveaux actes sémiotiques, templum* (1").

27 Cf. *Actes sémiotiques*, Documents VIII, 72, V. Brøndal, « Omnis et totus », suivi de, A. J. Greimas, « Comment définir les indéfinis ? », Paris, Groupe de Recherches Sémio-linguistiques, EHESS-CNRS, 1986.

28 Nous évoquerons également la figure du tissage et d'un assemblage tissulaire à la manière des *patchworks* traditionnels.

relation)²⁹. Non seulement nous avons une pluralité d'individus en présence (une même population) mais nous avons également une pluralité (possible) de totalisations dont les *buts* peuvent être différents. Ceci se rencontre particulièrement dans les organisations politiques de type confédératif par rapport à national. A un même individu peut correspondre plusieurs types de relations d'appartenance (exprimés, par exemple, par des types de vote, municipal, provincial, fédéral; les compétences de ces différents niveaux peuvent également se chevaucher, le niveau fédéral se réservant, par exemple, les modes de liaison, autoroutière, ferroviaire, aérienne, sur une portion de territoire qui par ailleurs relève du provincial; un *pont*, une *gare*, relèvent ainsi d'une responsabilité qui n'est pas celle du territoire où ils sont situés). Nous pouvons avoir ainsi un *chevauchement* de plusieurs structures d'assemblage.

Cette distinction méréologique entre tout et parties et leur double rapport de type « top-down » et « bottom-up », exprimant une dynamique, s'avère ainsi fondamentale et nous la situons au niveau des métatermes de notre *templum* organisant une structure de dépendances. Nous avons affaire à une complémentarité de sens directionnel et nous ne nous poserons pas encore la question de leur interface dans un processus (complexe) de construction d'un ensemble dans lequel on aurait l'un et l'autre à la fois³⁰.

Revenons aux expressions *Totus* et *Omnis* introduites par Brøndal; celles-ci sont assignables aux deux termes de base du *templum* dont la notion de « milieu » constitue le troisième. Pour *Totus*, nous lui attribuerons la notion de « totalité » et de « subdivision »; nous dirons ainsi qu'un *Totus* exprime une entité (globale) subdivisible en parties dépendantes de ce tout, l'ensemble représentant une « masse d'éléments », un « bloc » disait Brøndal, au sens où les éléments ne sont pas dissociables en unités autonomes. C'est pourquoi ces éléments sont, soit intérieurs, soit extérieurs (exclus) à la totalité; ils ne peuvent pas former un entre-deux indépendant. Pour la notion d'*Omnis*, nous avons une forme inversée: ce n'est pas le tout qui prime sur les parties mais celles-ci, en tant qu'individus autonomes (ou indépendants) qui priment sur le tout qu'ils forment. On parlera donc de « pluralité » dont les modes d'association peuvent être multiples et dont les types de rassemblement peuvent être également multiples (Cf. la notion de semi-treillis introduite auparavant).

29 Ch. Alexander, « La ville n'est pas un arbre », *Architecture, Mouvement et Continuité*, n° 1, novembre 1967, p. 3-11. Dans la notion d'arborescence, nous avons l'identification (au sens défini *supra*) de la notion de « sommet » et celle de « centration » ; dans un arbre généalogique, nous aurions la triple identification entre « sommet », « centration » et « origine » (notion d'*ancêtre fondateur*).

Dans la notion de semi-treillis —et plus largement de *réseau*— nous avons l'identification de la notion de « sommets » et celle de « polycentration »; ces termes relèvent d'un dispositif défini dans notre ouvrage de référence, *L'architecture des lieux, sémantique de l'édification et du territoire*, Troisième Partie, Chapitre III.1, p. 142.

30 Par exemple, dans un processus tel que le bricolage qui joue dialectiquement sur l'un et sur l'autre. On rappellera ici l'ouvrage de Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, qui opposait la figure du bricoleur à celle de l'ingénieur; la première est inductive et thésaurisatrice (Cf. *Cela peut toujours servir*) à finalité incertaine, la seconde est déductive et fabricatrice de modèles à partir de la *tabula rasa* d'un projet théorique bien précis.

Cf. Cl. Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, Chapitre I: la science du concret, Paris, Plon, 1962, p. 26-46.

Nous avons donc une opposition tranchée entre *Totus* et *Omnis* et, à l'époque, Brøndal les rapportait à deux organisations politiques radicalement différentes, le totalitarisme ou (*aut*) la démocratie parlementaire. Principe de subdivision d'une entité totale, exprimant une « massivité » et une « uniformité », et principe de rassemblement d'individus autonomes pour former une communauté de liens (multiples) dans laquelle on peut toujours introduire de nouveaux individus à la manière d'un cercle qui s'agrandit (Cf. le « cercle des égaux »); soit, deux aspects antithétiques d'une structure d'assemblage.

Le troisième terme que nous introduisons, la notion de « milieu », est plus difficile à cerner en ce qu'au départ nous en donnerons une série de qualifications approximatives (Cf. c'est son aspect « neutre » par rapport aux deux précédents)³¹: un « milieu » ne représente pas une entité définie comme enveloppe, que ce soit la clôture globale qui délimite la totalité ou la « corporité » qui caractérise chaque individu (Cf. *l'habeas corpus* du droit anglais) mais une structure alvéolaire composée d'intervalles de probabilité et faite d'événements inattendus. Un milieu n'est pas une multiplicité de corpuscules mais de « niches » entrelacées ; c'est un ensemble agrégé que l'on peut caractériser comme « substrat » ou comme « environnement » (Cf. un « milieu de vie » comme la *forêt*, par exemple, ou l'expression italienne *ambiente* qui exprime cette nature organisée, esthétique même, mais non construite à partir de matériaux isolables). Un « paysage », au sens du genre esthétique tel qu'il est apparu au XVIII^e siècle, exprime bien cette nature variée, non-discrète, hétérogène, étendue et modulaire. C'est pourquoi, cette notion de milieu peut renvoyer à deux formes subsidiaires: celle d'un « agrégat » en tant qu'hétéromorphie dont les frontières sont floues et d'un « désagrégat » en tant que dissociation des éléments (au sens cosmique), exprimant une étendue lacunaire, faite de « pièces et de morceaux » disparates et rapportées (Cf. autre comparaison, celle d'un *crazy patchwork* en tant que surface raccommodée faite de morceaux anciens. C'est pourquoi on a évoqué auparavant la figure d'un tissage aux mailles plus ou moins lâches).

C'est à partir de cette triade de termes de base {*Totus*, *Omnis*, milieu} que nous allons pouvoir dériver celle des termes mixtes en tant que solution de passage (clivage et lien complexe) entre les premiers; soit la triade inversée {fragmentation, homéorhèse, stochastivité}.

31 Ainsi la notion de « milieu » peut être entendue dans son sens écologique (Cf. « milieu de vie ») mais aussi dans son sens topologique (Cf. le « mitan » comme dans *Le mitan de la vallée*) où nous pourrions l'identifier à celle de *medium* en tant que principe de continuité et également de centralité linéaire dans laquelle nous retrouvons des considérations locologiques développées dans notre ouvrage *L'architecture des lieux, sémantique de l'édification et du territoire*, Seconde Partie: le lieu entre interiorité et extériorité, où elle correspond à une « structure de liaison », p. 108 et le schéma p. 111 (voir également pour un dispositif de déplacement linéaire, p. 138). Sa place, dans le présent dispositif correspond bien à ce site « médian », situé entre *Totus* et *Omnis* et formant leur complémentaire (neutre).

Auparavant, nous avons laissé entendre, à la suite de Brøndal, qu'il n'y avait pas de terme moyen entre *Totus* et *Omnis* et que l'on pouvait passer directement de l'un à l'autre (par basculement), soit sans transition. Cela peut être vrai en tant que formes idéologiques (l'évocation du totalitarisme et de la démocratie) mais on peut également imaginer une solution de continuité à travers la notion de « fragmentation »; les fragments, c'est ce qui « reste » d'un processus (Cf. *résidus*, *débris*) après son achèvement; ainsi des *dissecta membra* après l'éclatement d'un corps (dont on peut d'ailleurs reconstituer partiellement l'unité préalable comme dans le cas des enquêtes policières dans lesquelles ces fragments se transforment en autant d'indices informationnels). Inversement, le fragment peut être l'amorce d'un processus qui émergera si les conditions d'émergence sont réunies; c'est le cas de la *semence* qui germe et qui donnera naissance à un nouveau corps (Cf. l'individu). On parlera dans ce cas de *pars totalis* car ce fragment en tant que semence doit posséder les propriétés latentes (et complexes) de sa génération future donnant un nouvel individu. Ainsi, dans une fragmentation comme processus général, on situera du côté d'un *Totus* le phénomène des *dissecta membra* —soit, d'un « grand corps » qui éclate en mille morceaux (dispersion) —alors qu'on situera du côté d'un *Omnis* le phénomène d'émergence d'une pluralité d'individus (complets) en tant que *pars totalis* déployée. En tant que phénomène, la fragmentation est à la fois un résultat terminatif et une inchoativité naissante; c'est un processus *in nascendi* dans son principe même de continuité.

Considérons maintenant le second terme mixte, la notion d'*homéorhèse* entre *Totus* et milieu. Dans cette notion, nous retrouvons également celle d'un processus qui exprime une stabilité dans le temps, un dispositif d'équilibration permanente dont le mécanisme de base est la notion de *feed-back* (« clé » du vivant selon l'inventeur de la cybernétique, Wiener). Nous retrouvons là ce que nous mentionnions auparavant comme « ajustement » entre *situs* et identification. On dira également que cette notion de *Totus* n'est plus l'entité solitaire que nous posions au départ puisqu'elle est « encadrée » par deux expressions caractérisant une dynamique: celle d'une fragmentation comme limite extrême (et qui peut se transformer en de nouveaux individus), et de l'autre, celle d'une homéorhèse en tant que processus d'équilibration qui la « lie » (Cf. cette notion de *liens* est évidemment fondamentale) à un milieu vivant comme environnement (ou comme medium). C'est pourquoi on peut départager cette notion de *feed-back* en deux aspects complémentaires « qui se renvoient la balle »: une « régulation externe » qui lie globalement ce *Totus* à un environnement ambiant (en tant que medium) et une « régulation interne » qui relie localement les parties de cette entité globale entre elles (entre organes, par exemple)³². Nous avons ainsi la formation de ce qu'on peut appeler un *milieu*

32 Ici également, nous retrouvons les principes d'une locologie telle que nous l'avons développée dans notre ouvrage précédent puisque « intériorité » et « extériorité » font partie du lieu à titre de régions topologiques et/ou de frontières zonales (Cf. « frontière interne » et « frontière externe » qui délimitent un bord interstitiel). La structure envisagée peut être à la fois une forme d'organisation enveloppante ou une forme de liaison linéaire qui relie puisque la formule de base permet l'un ou l'autre (Cf. le diagramme 2.5, p. 111); soit frontière comme clôture, soit séparatrice comme frayage.

interne qui s'autonomise par rapport à un *milieu externe*, un milieu interne qui constitue une économie propre indépendante d'un milieu externe dans laquelle « baigne » l'entité dans son ensemble. Nous arrivons ainsi à une définition plus complexe de la notion de *Totus* que celle que nous avons au départ, puisqu'au sein de cette entité nous avons une double économie qui régit l'ensemble, à un niveau global (à travers une membrane d'enveloppement) et à un niveau local (échanges entre organes dépendants et qui se spécialiseront au fur et à mesure).

Passons enfin au troisième terme mixte du *templum*: la notion de *stochasticité*, laquelle évoque une disparité ou un *alea* (comme dans les jeux de hasard); bref, une discontinuité par rapport aux processus évoqués jusqu'à maintenant³³. La *stochasticité* n'est pas la poursuite linéaire d'un processus engagé (ou son interruption brutale comme dans le cas d'une fragmentation) mais sa remise en jeu permanente (ou sa remise à zéro, comme dans le cas des cartes battues après chaque partie). Il s'agit donc d'une discontinuité active, constructive, qui « relance » la composition des pièces du jeu. Venant d'une pluralité en tant qu'*Omnis*, on pourra parler de variation, de modulation en tant que forme sérielle n'ayant pas de point d'aboutissement défini (comme dans le cas d'un *Totus* enveloppant); en tant que continuité, on peut parler également d'un parcours aléatoire, quasiment fractal, comme dans le cas d'un vol de papillon. Venant de la notion de milieu, on parlera par contre d'un « mélange » de divers constituants dont le hasard circonstanciel peut voir l'apparition de nouvelles formes (inédites). C'est donc le monde du jeu comme art, comme activité de création (mais aussi d'« accidents » dans un parcours au sens où l'on rencontre des obstacles imprévus) dont les produits sont dissemblables des formes reproduites indéfiniment (dans une tradition, par exemple). Organiquement, on peut parler de mutation en tant qu'émergence de nouvelles combinaisons issues d'un « brassage » (mélange) continu des constituants³⁴; en ce sens, la *stochasticité* est bien le prolongement de la notion de milieu en tant que co-existences de matières et, plus exactement, d'un désagrégat permettant les recompositions à venir.

III. LA CLASSIFICATION CROISEE

Ainsi, si une corporité est plutôt une forme englobante (assimilable à une sphère), les membres de locomotion et/ou de préhension sont plutôt des formes de liaison en tant qu'extension (pseudopodes en mouvement) vers l'extérieur.

33 Cette notion de discontinuité est distincte d'une « discrétivité », comme dans le cas d'une segmentation, ou même d'une contiguité; dans une discontinuité, il y a, de façon sous-jacente, la présence d'un continu (celle que représente, par exemple, le diagramme du *templum* comme mode de rassemblement des différentes notions affines) et que l'on retrouve, manifestée, dans une *compulsion*. Ainsi le jeu (en tant que « partie », « coup », successifs) se reproduit indéfiniment en tant que scansion, indépendamment de ses résultats (succès ou échecs).

34 En ce sens, la mutation n'est pas la métamorphose dans laquelle tous les ingrédients sont déjà là mais encore inapparents (comme dans le rapport gigogne *têtard-grenouille*).

Après avoir abordé des problèmes de composition des parties dans un tout, issus de ceux d'un assemblage méréologique, revenons à des questions de dénomination proprement dite, soit à des problèmes de classes distributives dont le principe est une segmentation désignative et une hiérarchisation en classes plus abstraites en tant que regroupement générique (Cf. le schéma de l'Arbre de Porphyre). Rappelons que cette question est au coeur d'une catégorisation en tant qu'assignation d'un vocabulaire taxinomique permettant de distinguer des individus sur la base de leur description (apparences physiques) et de leur classification (typage). Elle touche, à la fois, à des questions d'ordre hiérarchique dans un assemblage inclusif (voir *supra*, à propos d'une idoneité) et de « typification » des données soumises à cette grille classificatoire (voir *supra*, à propos des rapports entre co-occurrences (*token*) et de *type*, autour de la question d'une appartenance à une classe).

C'est aussi la question soulevée au départ, à propos de ce thème de la catégorisation: catégoriser, c'est classer. Or cette opération de classification en classes disjointes n'est-elle pas trop rigide, ses résultats trop « tranchés »? Ne souffre-t-elle pas d'une incapacité à « sérier » ces données (au moyen de gradients), à en moduler le principe d'appartenance pour le rendre plus proche d'une observation de la diversité qui nous entoure (principe des « sous-ensembles flous » de Zadeh)? Comme l'observation ethnographique nous l'enseigne, à propos de la diversité des cultures, « classer » est une opération cognitive universelle, mais toutes les cultures ne classent pas de la même façon; et même à propos d'une « science » telle que la botanique ou la zoologie, il y a différentes manières de proposer, par le choix et le nombre des variables retenues, une classification; soit, partant des *mêmes* données, d'« interpréter » théoriquement ce que l'on perçoit³⁵. L'« identification » (voir *supra*, la notion d'idoneité), en tant que sélection de critères et regroupement, est donc au coeur de la catégorisation.

En tant qu'opération dissociative, on peut dire que la différence statutaire entre « Espèces » et « Genres » constitue le fondement d'une classification (démultipliée, d'un côté, en variété et sous-variété, et de l'autre, en famille, embranchement, ordre); c'est pourquoi, nous ferons de ces deux expressions les deux termes de base initiaux de notre dispositif³⁶. Mais à quoi les opposerons-nous conjointement en tant que troisième terme, pour former une première triangulation? Dans la recherche à laquelle nous nous sommes déjà référés³⁷,

35 C'est la différence profonde, à l'heure actuelle, entre une classification de type systématique issue de la tradition dix-huitiémiste et la cladistique qui a révolutionné depuis cinquante ans la manière de recomposer les familles botaniques et zoologiques.

Cf. Le compte rendu de Lévi-Strauss, « G. Lecointe & H. Le Guyader, Classification phylogénétique du vivant, Paris, Belin, 2001 », dans *L'Homme*, 162, 2002, p. 309-312.

36 Sur la pérennité de la notion d'espèce, l'article en ligne d'H. Le Guyader dans *Le courrier de l'environnement* n° 46, juin 2002, « Doit-on abandonner le concept d'espèce ? », question à laquelle il répond négativement.

37 Cf. notes (1) et (26) *supra*. Nous nous référons au dispositif (1') *Templum d'une caractérisation taxinomique* dans lequel, toutefois, nous inversons les expressions « traits différentiels » et « tableau taxinomique » dont nous rétablissons le bon ordre ici.

nous les opposons à la notion de *Tableau taxinomique* au sens où c'est grâce à ce plan de référence, qui constitue un fond neutre (sous-jacent) d'unification, que nous pouvons rassembler en une même figure arborescente une multiplicité (Cf. celle des espèces et des variétés) et une unicité (celle d'un genre qui les subsume en tant que *summum genus*). C'est ce même fond sous-jacent qui permet donc de déployer une diversité d'expressions terminales au moyen d'écarts différentiels et d'un ordre en profondeur de plus en plus abstrait (Cf. niveaux d'intégration successifs dans l'Arbre de Porphyre). Toujours implicitement, toutefois, c'est le choix de critères strictement morphologiques, en botanique ou en zoologie, qui a permis de confectionner à l'époque une science systématique (avec Linné) et/ou méthodique (avec Adanson), éliminant du même coup beaucoup d'autres critères (climatiques et écologiques, plus généralement gustatifs, sonores, etc.) qui entraient naturellement ou culturellement (armoiries, ornements, médecine, cuisine, cosmétique, ...) dans la définition d'une classification totémique³⁸; or, ce sont ces mêmes critères (multiples et variés) qui permettraient de rapprocher des individus avec d'autres n'entrant pas nécessairement dans les mêmes catégories classificatoires strictement définies.

On dira ainsi que si la pensée classificatoire de type scientifique a développé un *principe d'analyse* (principe de dissection des formes végétales et/ou animales), par contre, la pensée sauvage au sens où l'entend Lévi-Strauss a développé

A propos de la double démarche « scientifique », système et/ou méthode, on peut reconnaître l'inversion des métatermes précédents (voir *supra*, à propos de la structure de dépendances) entre une approche « top-down » à laquelle on peut assimiler la *systématique* de Linné en tant que « Tableau taxinomique » qui déploie synchroniquement le système des différences et une approche « bottom-up » à laquelle on peut assimiler la *méthode* selon Adanson en tant que parcours (procédure de recherche). Voir la présentation qu'en fait Foucault dans son ouvrage *Les mots et les choses*, Chapitre V : classer (p. 137-176),

« Le *Système* délimite, parmi les éléments que sa description juxtapose avec minutie, tels ou tels d'entre eux. Ils définissent la structure privilégiée et à vrai dire exclusive, à propos de laquelle on étudiera l'ensemble des identités et des différences. Toute différence qui ne portera pas sur un de ces éléments sera réputée indifférente. Si, comme Linné, on choisit pour note caractéristique « toutes les parties différentes de la fructification », une différence de feuille, ou de tige ou de racine ou de pétiole, devra être systématiquement négligée. De même toute identité qui ne sera pas celle de l'un de ces éléments n'aura pas de valeur pour la définition du caractère. En revanche lorsque, chez deux individus, ces éléments sont semblables, ils reçoivent une dénomination commune. La structure choisie pour être le lieu des identités et des différences pertinentes, c'est ce qu'on appelle le *caractère*. » (p. 152)

Et,

« La *Méthode* est une autre technique pour résoudre le même problème. Au lieu de découper dans la totalité décrite, les éléments – rares ou nombreux – qui serviront de caractère, la méthode consiste à les déduire progressivement. Déduire est ici à prendre au sens de soustraire. On part – c'est ce qu'a fait Adanson dans l'examen des plantes du Sénégal – d'une espèce arbitrairement choisie ou donnée d'abord par le hasard de la rencontre. On la décrit entièrement selon toutes ses parties et en fixant toutes les valeurs que les variables ont prises en elle. Travail qu'on recommence pour l'espèce suivante, elle aussi donnée par l'arbitraire de la représentation ; la description doit être aussi totale que la première fois, à ceci près cependant que rien de ce qui a été mentionné dans la description première ne doit être répété dans la seconde. Seules sont mentionnées les différences. Ainsi pour la troisième par rapport aux deux autres, et ceci indéfiniment. Si bien qu'au bout du compte tous les traits différents de tous les végétaux ont été mentionnés une fois, mais jamais plus d'une fois. » (p. 154-155).

38 Cf. Le Chapitre II : « la logique des classifications totémiques » de *La Pensée sauvage* de Lévi-Strauss (1962) qui restitue cette complexité inhérente aux classifications traditionnelles.

préalablement à celle-ci un *principe d'analogie* qui met en relation une diversité d'individus selon une gamme de critères beaucoup plus large, et surtout, selon une multiplicité de plans de référence qui peuvent se recouper³⁹; ce que nous pouvons appeler une « identité symbolique » (que l'on retrouve dans les cultures ethnographiques) par opposition à une « identité classificatoire » (définie par la taxinomie comme science naturelle au XVIII^e siècle), beaucoup plus restrictive puisqu'elle ne considère que des traits morphologiques (anatomiques et/ou organiques) en tant que faits.

Reprenons la présentation de notre *templum*: aux deux premiers termes de base, « Genres » et « Espèces », nous associerons comme troisième terme la notion d'« Equivocité de sens » en tant qu'expression ambivalente pouvant prendre une position et son contraire⁴⁰; c'est, par excellence, la définition du *pharmakon* platonicien, tout à tour bénéfique et maléfique en tant que *remède et/ou poison, philtre et/ou venin*⁴¹. C'est cette équivocité de sens qui est au coeur du rapport

39 Notons cette chaîne de relations analogiques que D. Sperber (1974) avait déjà relevée dans son ouvrage *Le symbolisme en général* (Hermann, 1974, p. 38-39),

« L'exemple des Osage, qui sont des Sioux méridionaux, est révélateur parce que leurs classifications offrent un caractère systématique, au moins en apparence. Les Osage répartissaient les êtres et les choses en trois catégories, respectivement associées au ciel (soleil, étoile, grue, corps célestes, nuit, constellation des Pléiades, etc.), à l'eau (moule, tortue, *Typha latifolia* (un jonc), brouillard, poissons, etc.), et à la terre ferme (ours, noir et blanc; puma, porc-épic, cerf, aigle, etc.). La position de l'aigle serait incompréhensible, si l'on ne connaissait le cheminement de la pensée osage qui associe l'aigle à l'éclair, l'éclair au feu, le feu au charbon, et le charbon à la terre: c'est donc comme l'un des « maîtres du charbon » que l'aigle est un animal « terrien ». De même, et sans que rien puisse le suggérer à l'avance, le pélican joue un rôle symbolique en raison de l'âge avancé auquel il parvient, le métal à cause de sa dureté. » (1962, p. 79).

Comme le souligne encore Lévi-Strauss, le principe d'une taxinomie ne se postule pas; par contre, on peut en reconstruire la logique *a posteriori*. Ainsi, à propos de l'identification, A = B, dont nous avons parlé à propos de l'idonéité, on mentionnera à nouveau qu'elle est « encadrée » de part et d'autre par les termes mixtes dérivés: ingrédient (méréologique) et *situs* (localisation), le premier pouvant renvoyer à des usages (sociaux, techniques), le second, à des localisations spatio-temporelles. C'est cette double dérivation vers les termes mixtes qui est développée dans les classifications à caractère totémique.

40 De ce point de vue, c'est l'antithèse d'une identification telle que nous l'avons définie *supra*. On peut mentionner ce long passage de Lévi-Strauss à propos de la chasse aux aigles Hidatsa (p. 66-72, *opus cité*) pour « symboliser » ces rapports d'ambivalence,

« Dans un tel système, les règles féminines (au sens organique) acquièrent une triple détermination positive: d'un point de vue strictement formel, une chasse étant l'inverse de l'autre, le rôle qu'on attribue aux règles est également inversé: maléfiques (souligné par nous) dans un cas (par excès de similarité), elles deviennent bénéfiques dans l'autre cas (où leur sens métaphorique se double d'un sens métonymique, puisqu'elles évoquent l'appât comme sang et corruption organique, et puisque l'appât est une partie du système). Du point de vue technique, en effet, le corps sanglant, bientôt charogne, contigu pendant des heures ou même des jours au chasseur vivant, est le moyen de la prise, et il est significatif que le même terme indigène désigne l'étreinte amoureuse, et celle de l'appât par l'oiseau. Enfin, sur le plan sémantique, la souillure, au moins dans la pensée des Indiens de l'Amérique du Nord, consiste en une conjonction trop étroite de deux termes qui étaient destinés à rester chacun à l'état « pur ». Si, dans la chasse prochaine, les règles féminines risquent toujours d'introduire un excès de conjonction, entraînant par redondance la saturation de la relation primitive et neutralisant sa vertu dynamique, dans la chasse lointaine c'est l'inverse: la conjonction est déficiente, et le seul moyen de remédier à sa faiblesse consiste à admettre de la souillure, qui apparaîtra comme *périodicité* sur l'axe des successions, ou comme *corruption* sur l'axe des simultanités. » (*loc. cit.* p. 70-71)

41 Cf. J. Derrida, « La pharmacie de Platon », repris dans *La dissémination*, Seuil, 1972.

entre une identité classificatoire (qui la rejette) pour établir ses déductions comme principe d'héritage de propriétés dans une arborescence qui caractérise une prototypicité (Cf. le Chapitre (IV) *infra*) et une identité symbolique (qui l'accepte), qui l'intègre même en ce que les écarts démarcatifs qui caractérisent une classification taxinomiques « servent » à la pensée symbolique pour passer d'un plan de référence à un autre (par exemple, entre médecine et ornement en tant qu'armoiries; ou bien, entre médecine et cosmétique); tout ceci indépendamment d'un savoir taxinomique permettant de « trier » les informations de base, à la fois, « utiles » et « inutiles » (mais propres à une spéculation intellectuelle comme le souligne Lévi-Strauss). La taxinomie, en tant que catégorisation des éléments naturels, joue ainsi le rôle de « charnière » entre ces différents plans de référence puisque c'est *à travers elle* que passe la mise en ordre d'un monde (morphologiquement et écologiquement).

L'équivocité nous reconduit ainsi à la notion de figure, telle que nous l'évoquions à propos du langage ordinaire (Cf. la note (9) *supra*) ; elle exprime un double sens en tant que *nœud* de connexion et/ou *Gestalt* réversible (Cf. vision en creux/vision en relief) comme dans le cas du cube de Necker. En ce sens, l'équivocité constitue un événement en tant que coïncidence de termes simultanés (*coïncidentia oppositorum* de Nicolas de Cues).

A l'opposé diamétral de ce terme de base complexe (et versatile), l'équivocité de sens, nous situons *entre* « Genres » et « Espèces » la notion d'*écarts différentiels* qui joue à la fois dans une dimension verticale (puisque c'est elle qui les stratifie en deux registres distincts, les premiers plus abstraits et les secondes plus concrètes⁴²) et dans une dimension horizontale (permettant de dissocier, en tant que voisinages « fins », des sous-espèces très proches). A la suite de Lévi-Strauss, on peut ainsi parler d'*écarts maximaux* (caractérisant des domaines en tant que tels, entre espèces) et d'*écarts minimaux* (permettant de sérier des espèces en sous-espèces, celles-ci en individus particuliers). Finalement, on dira que ces écarts différentiels (stabilisés en tant qu'opérateurs), sont à la base de la schématisation en arbre (Cf. classification) sous la forme d'embranchements successifs à partir d'un *summum genus*.

Terminons cette description par les deux derniers termes mixtes; entre la notion d'équivocité de sens et celle d'espèces, nous situons celle d'*hybridité* en tant que formation de chimères comme production imaginaire; l'hybride, c'est donc à la fois le résultat d'une composition *intraspécifique* (une manipulation réelle en tant qu'industrie humaine comme dans la domestication) et la création (comme dans les mythes, par exemple) d'une composition *interspécifique* (comme le Minotaure crétois, fait de taureau et d'homme, les Harpies faites d'oiseau et de

Chez Aristote, cette équivocité est identifiée à celle de l'être comme méta-genre, au-delà de tout domaine de généralité relevant des étants particuliers. Cf. P. Aubenque, *Le problème de l'être chez Aristote* (1962), PUF, collection « Quadrige », p. 119.

42 Ainsi leur rapport n'est pas de dépendance stricte, à la manière d'une inclusion formelle; l'espèce n'est pas la *copie* d'un modèle générique supérieur mais une *incarnation* de celui-ci avec son lot de variations, plus riche, plus complexe, comme réalisation matérielle *in situ*.

femme; etc.). La formation d'hybrides constitue ainsi un *continuum*, comme une sorte de remplissage entr'unitaire⁴³. Par contre, entre la même équivocité de sens et la notion de genres, nous situerons la forme d'un *entrecroisement générique* exprimant une communauté de genres (ce qu'on pourrait appeler, à la suite d'Aristote, une *metabasis eis allo genos*), faisant *pont* entre eux (ainsi de l'abeille et de la flore qui s'enrichissent mutuellement)⁴⁴. Cet entrecroisement générique, constitutif d'un milieu écologique (voir *supra*, à propos d'un assemblage méréologique) n'est pas un simple rassemblement confus où « tout est mis ensemble » mais le tissage de liens que l'on peut définir très précisément entre des genres radicalement différents, permettant des gains mutuels en termes de stratégie. Plus que d'association, on pourrait parler de mises en correspondance par contact donnant à cette *figure de pontage* évoquée à l'instant la forme d'une transmission de propriétés catalysatrices (ce qu'elle opère symboliquement dans la transsubstantiation christique).

IV LA PROTOTYPICITE

Après ces considérations générales portant sur une définition des conditions dans lesquelles on peut inscrire une description classificatoire, revenons à celles portant sur la notion d'*individualité comme type* participant d'une collection (on a évoqué auparavant la notion d'un « type » des éléments); nous retrouvons ainsi le contexte général d'un *Omnis* (voir *supra*) en tant que série discontinue d'individus qui participent d'un même rassemblement (communauté, espèce).

C'est un problème que nous avons déjà abordé plusieurs fois⁴⁵ et que nous reprenons ici en le considérant comme fondamental dans la définition d'une catégorisation en ce qu'il caractérise différentiellement le modèle (morphologique) sur lequel doit s'appuyer une classification; en effet, celle-ci doit s'appuyer sur une normalité sous-jacente, définie comme « calibrage » des données, et définissant ce qui correspond *ordinairement* aux termes de la classification (Cf. « catalogue », autre nom pour cette mise en ordre d'un rassemblement classificatoire). Cela veut dire qu'au sein d'un ensemble de

43 Notons au passage que la *chimère* est méréologiquement vraie (toutes ses parties constituantes sont attestables empiriquement et relèvent d'une diversité vérifiable) et classificatoirement fautive (c'est une solution imaginaire en ce que cette réunion de parties ne relève d'aucune classe taxinomique). Entre ingrédience et classification, nous avons bien une disjonction exclusive.

Mais cette notion de l'hybridité joue un rôle fondamental dans l'Art de la Mémoire en ce qu'elle fixe, sous la forme de *noms propres* et/ou de *sites* remarquables, des éléments mémoriels qui syncrétisent des mises en rapports hétérogènes, Cf. C. Severi, *Le principe de la chimère, une anthropologie de la mémoire*, Paris, Aesthetica, 2007, notamment le Chapitre 1.

44 La transsubstantiation chrétienne fait partie d'un entrecroisement des genres en ce qu'on peut passer de l'humain au divin (par translation), soit d'un genre à l'autre selon cette formule analogique : le *pain* et le *vin* sont semblables à la *chair* et au *sang* du Christ.

45 D'abord, dans *Le réseau du sens, Une approche monadologique pour la compréhension du discours*, Deuxième Partie, Chapitre IV, Berne, Peter Lang, 1999, p. 101-112, puis dans notre recherche de référence, *La question du genre comme noeud de relations sémantiques, op.cit.* Note (1) et (24), Chapitre XI.

données, il est possible de « trier » ces éléments, selon certains critères, et selon la place qu'ils peuvent occuper les uns par rapport aux autres. La typicité correspond ainsi à un élargissement de la notion d'« identification », abordée à propos de l'idonéité. On parlera de *typologie* de ces éléments pour caractériser l'ensemble qu'ils forment, réglés selon un gradient du plus typique au moins typique, en différenciant également, au départ, des éléments *ordinaires* qui entrent dans la définition de cette typologie, des éléments *extraordinaires* (ou exceptionnels) qui participent de celle-ci marginalement.

Ainsi parle-t-on de *spécimen* typique pour caractériser une certaine plante en ce qu'elle répond à toutes les propriétés essentielles définissant le caractère conceptuel de cette plante; mais une espèce n'est pas formée que d'éléments typiques (ou réguliers), et dans celle-ci, on peut compter des éléments plus ou moins typiques qui s'écartent donc du « profil » (souvent idéal) proposé. A propos d'espèce dans son ensemble, on pourra ainsi parler d'« homogénéité » des éléments qui la constituent, par différence avec d'autres espèces qu'on pourrait classer comme « hétérogènes » (soit, participant d'un autre *phylum* si l'on considère des espèces naturelles⁴⁶). Ainsi une espèce pourrait être définie par ses éléments les plus représentatifs (spécimens), par ses éléments plus ou moins réguliers dont on exclurait cependant des éléments franchement irréguliers, donc exceptionnels (c'est le cas des « monstres », mais pas nécessairement des « hybrides », formant un hors classe de l'espèce considérée à laquelle ils participent « par la bande » puisqu'ils en sont issue par déviation).

Abordons maintenant la mise en place du dispositif de la prototypicité⁴⁷.

Au niveau des métatermes, nous avons l'opposition complémentaires entre une Typicité définissant les principaux traits d'un < être > (que ce soit un végétal ou un animal, un artefact ou un événement cosmique) et une Atypicité en tant que *fait exceptionnel*; soit un fait qui déroge à cette définition en tant que régularité ou, tout simplement, qui n'entre pas dans une série. Ainsi, un *unijambiste* correspond à un fait exceptionnel au sens où c'est un homme normal mais auquel il manque une jambe; ce fait ne lui retire en rien les qualités d'appartenir à la

46 Cette distinction, que nous situons au niveau des métatermes, est rattachée à ce que nous avons intitulé des *propriétés génésiques* (Cf. Chapitre VIII de notre recherche de référence, *Templum* (10)), soit associées directement à celles d'une reproduction sexuée des êtres naturels (critère d'interfécondité); nous suivons en cela la définition biologique de l'espèce donnée par E. Mayer (1942), « une espèce est un groupe de populations naturelles au sein duquel les individus peuvent, réellement ou potentiellement, échanger du matériel génétique; toute espèce est séparée des autres par des mécanismes d'isolement reproductif ».

Ce dispositif des relations génésiques pourrait être situé en relation directe avec celui de la classification croisée (*supra*) en ce qu'il restreint son champ d'application aux relations possibles naturellement et d'une prototypicité (présente).

47 J.-F. Bordron m'a fait la remarque que cette notion de « prototypicité » était comparable à celle d'« idéal-type » chez M. Weber, soit une forme postulée préalable à la caractérisation d'un ensemble d'entités; nous avons affaire à un terme fondationnel et pas seulement classificatoire.

Cf. J.-F. Bordron, *Image et vérité, Essais sur les dimensions iconiques de la connaissance*, Liège, PUL, 2013, p. 5.

classe des hommes parmi les êtres vivants⁴⁸. Les animaux « exceptionnels » (tels que le *casoar*, *l'ornythinque*), par rapport à l'ensemble des autres animaux, sont bien souvent le support d'une spéculation symbolique. L'exception n'est pas assimilable à une variation sur le prototype (un écart) : elle en constitue l'en dehors par rupture (relevant toutefois de sa définition par complémentarité).

Au niveau des termes de base, nous avons une triangulation définissant les rapports de contrariété entre un « Domaine de généralité » (Cf. *summum genus* tel que < être vivant > donnant par dérivation l'< animal > ou la < plante >⁴⁹), une « Prototypie » (en tant que « paradigme » conceptuel d'un être animal, végétal ou cosmique, défini au moyen de traits caractéristiques⁵⁰), et enfin, de « Singularisation » en tant qu'*individu unique* possédant, par hasard ou par création (spontanée ou délibérée) une spécificité unique en son genre (Cf. *singleton* en mathématique; cela peut être bien sûr le statut de l'oeuvre d'art comme par exemple, *un Picasso de la période bleue*).

A la Prototypicité, en tant que profil idéal, on peut ainsi associer différentes classes paradigmatiques d'êtres dont la description (abstraite) caractérise autant de dispositifs particuliers décrivant génériquement leur mise en place⁵¹. A cette inhérence catégorielle, différenciée en classes et sous-classes, on opposera par complémentarité diamétrale la notion d'un *Hors-classe* situé entre une Singularisation et un Domaine de généralité. Ainsi des « monstres » étudiés au XVIII-XIX^e siècles en tant que phénomènes tératologiques⁵² qui dépendent, en tant que généralité, d'un Domaine de généralité (dont ils constituent autant d'aberrations) et qui expriment par ailleurs, par leur nature très particulière (et déviante), une Singularisation puisqu'ils sont identifiables (et même classables) en tant que « monstres » par rapport à d'autres êtres ordinaires (Cf. ainsi, le *mouton à cinq pattes* par rapport au *troupeau* dont les éléments réguliers relèvent d'une Prototypicité). En tant qu'irrégularité dans un ensemble, les monstres ne se reproduisent pas comme tels (en ce qu'ils ne peuvent avoir de descendance directe); par contre, ils réapparaissent aléatoirement au cours d'une série générationnelle (Cf. dans une population mesurée à l'aune de plusieurs générations successives).

48 Par contre, les prothèses électroniques qui s'intègrent à la « personnalité » humaine, à l'heure actuelle, entraînent peut-être une recatégorisation de l'espèce, soit la formation d'une « autre » espèce comme « surhumanité technologique ». Nous avons là un cas typique de passage d'une méréologie (ingrédience technique) à une classification (en termes de désignation), soit le basculement qu'opère l'inclusion.

49 On peut se référer au tableau de la page 184 dans Lévi-Strauss (1962), *op. cit.*

50 Cf. Paradigme en tant que déclinaison de propriétés ou en tant qu'exemplaire le plus représentatif; par exemple, à la classe « félins » on peut faire correspondre l'*exemplum* « tigre » bien qu'elle possède d'autres types d'individus lion, panthère, ocelot, ...

51 Certains ont été recensés dans notre article, « Propriétés sémantiques et re-présentation des connaissances », *Cahiers de lexicologie*, 83, Paris, Honoré Champion, 2003, p. 5-23., et plus généralement, dans un ouvrage (à paraître) *Cosmos ou la Texture du monde*.

52 Cf. P. Tort, *L'ordre et les monstres (le débat sur l'origine des déviations au XVIII^e siècle)*, Paris, Le Sycomore, 1980 (réédition Ellipses, 1998).

Enfin, entre une Singularisation et un Hors-classe, on peut situer les phénomènes de « bizarrerie », soit de productions à caractère singulier qui s'écartent d'une typicité « singulière » mais qui, toutefois, ne basculent pas franchement dans un Hors-classe (par exemple, la *Maison du facteur Cheval* dans la Drôme qui se différencie des types < maison > et < palais >).

Il nous reste à préciser les deux derniers termes mixtes de ce dispositif que nous différencierons collatéralement par rapport à la Prototypicité comme étant, soit une mise en ordre verticale (ou par subordination inclusive), soit une mise en ordre horizontale (ou par simple coordination). Dans le premier cas d'une mise en ordre verticale, nous retrouvons le sens d'une hiérarchisation entre classes désignatives, par exemple {genre, espèces, variétés, sous-variétés} qui relie un *summum genus* aux éléments constituant la base d'une classification (Cf. l'Arbre de Porphyre *supra*, à propos d'une structure de dépendances relevant de l'idonéité comme classification et également d'une distinction possible entre types d'ordre, « top-down » comme dans le cas de la systématique (ou arborescence), ou « bottom-up » comme dans celui de la Méthode (soit un semi-treillis). Le terme mixte représentant cette mise en ordre par subordination classificatoire pourrait être intitulé le Specimen en tant qu'élément typique-typique (par redoublement): soit, typique en ce qu'il exprime cet ordre taxinomique, et typique en ce qu'il en représente, par excellence, la forme la plus parfaite de celui-ci.

Dualement, par rapport à la Prototypicité, nous situerons une mise en ordre horizontale par coordination d'*exempla* et non par subordination de classes inclusives; c'est ce que nous pourrions intituler, à la suite de G. Simondon, une « famille de figures allomorphes »⁵³, soit un ensemble de figures plus ou moins ressemblantes mais que l'on peut assimiler à une même classe générale (par rapport à d'autres rassemblements familiaux); de son côté, Wittgenstein parlait des « airs de famille » comme formes de comparaison lâche situées entre ce qui est globalement semblables et individuellement dissemblables (entre grands-parents, parents et enfants, par exemple)⁵⁴. Tous constituent un « air de famille » *commun* qui les différencie d'autres familles d'individus. Cette famille de figures allomorphes (et non hétéromorphes) touche ainsi à une Prototypicité particulière (Cf. « Les Dupont du coin de la rue » en tant que famille particulière d'individus par rapport à d'autres collectifs, proches et/ou homonymiques) et à une Singularisation puisque certains de ces individus peuvent « se détacher » du groupe en tant que personne représentative des traits

53 Dans son ouvrage, *L'individu et sa genèse physico-biologique*, Paris, PUF, 1964. C'est ici que nous pourrions également introduire le problème de l'*analogie*, repris un peu plus loin, pouvant former des séries par congruence de rapports et établir un spectre assez large, du genre « congruence – incongruence » (l'incongruence est distincte de la non-congruence).

54 Le problème des figures allomorphes, couplé avec celui d'un principe analogique, est celui des *faux-amis* (ou des faux-frères) dans la reconnaissance des similitudes; bien qu'apparemment similaires, deux figures peuvent fort bien ne pas avoir de rapport direct en termes de processus (genèse, contexte). Ceci nous renverrait à un problème de véridiction (en termes sémiotiques) que nous ne ferons qu'évoquer.

remarquables de l'ensemble (Cf. *C'est vraiment un Dupont, remarquez sa bouche et son nez*)⁵⁵. Nous pouvons ainsi parler d'une *variation* (fugale) sur le thème de l'identité en tant qu'hybridation matérielle (voir *supra*, entre les notions d'espèces et d'équivocité de sens) à partir d'une même souche, par opposition au spécimen qui exprime une pureté typique (identité de type $A = A$) et par rapport, bien sûr, à une « monstruosité-difformité » qui exprime l'en dehors de la classe elle-même.

Cette variation (ainsi d'une variation chromatique, musicale, thématique) représente un continuum, une identité continuée (un flot) par différence avec une identité stricte. Avec le spécimen d'un côté, elle exprime de l'autre la Prototypicité synchroniquement et diachroniquement dans une reproduction indéfinie; sous-jacente à cette variation et ressortissant de ce prototype, on peut ainsi parler d'un standard *moyen* que l'on retrouve par exemple dans la fabrication artisanale (avec toutes ses différences sensibles mais anonymes), alors que l'art associé à des auteurs identifiables serait plutôt de l'ordre d'une Singularisation unique (et figée), perpétuée dans un style personnel.

CONCLUSION : LA VISION PRISMATIQUE DE L'IDEE

Revenons à notre point de départ ; parmi de nombreux dispositifs que nous avons pu développer au cours de nos différentes recherches, nous avons isolé quatre d'entre eux qui sont censés exprimer la nature catégorielle d'opérations de type cognitif-sémiotique. Ces quatre *templa* sont intimement liés et forment entre eux un groupe de relations équi-valentes qui renvoient les unes aux autres. Le cas le plus frappant est celui d'une quasi-identité (Cf. « identification » au point (I.) *infra*) qui peut varier de la relation de stricte égalité ($A = A$)⁵⁶ à celle d'une variation (fugale) autour d'un thème commun sous-jacent (famille de figures allomorphes), en passant par la relation topologique qu'établissent la métaphore et la métonymie (ou synecdoque, en termes méréologiques) que l'on retrouve dans les *indices*, les *traces*, les *empreintes*, les *séquelles*, issus d'une fragmentation ; ou encore, dans le thème de la conversion-substitution entre niveaux d'instanciation (ainsi de la chaîne de rapports entre *énoncé*, *paraphrase* et *glose* (épilinguistique), à la fois réécriture textuelle et commentaire interprétatif, Cf. introduisant une forme de jugement). Dans tous ces cas, nous avons affaire à un *principe de péréquation* en tant que fondation différentielle de l'opération « identification ».

55 Où l'on retrouve le sens d'une fragmentation en tant qu'indices synecdotiques éparpillés dans un continuum, relevant des principes de la structure de dépendances entre *Totus* et *Omnis*.

56 Cette identité-égalité pourra renvoyer à un dispositif de relations numériques défini comme « plus petit que », « plus grand que », « égal », « inégal ». Cf. R. Blanché, *Structures intellectuelles*, Paris, Vrin, 1966, p.

A ce propos, on ajoutera une dernière formule de mise en relation en tant que couplage de deux domaines hétéromorphes : la notion d'« identité homologique » entre quatre termes (ou deux mises en rapport associées) sur le modèle de l'analogie : A est à B, ce que, C est à D, mais qui n'est pas strictement une analogie de proportion comme dans la définition aristotélicienne⁵⁷. Cette formule (complexe), je la reprends de Lévi-Strauss (1962, p. 152) qui établit dans *La Pensée sauvage*, à propos de la pensée totémique, la mise en rapport entre des groupes sociaux et des espèces naturelles (végétales ou animales) qui sont en relation d'altérité, au moyen de cette formule homologique qui joue sur des rapports de différences et non sur des rapports d'assimilation. La mise en rapport analogique est linéaire alors que cette formule homologique est une mise en parallèle de deux domaines distincts dont elle corrèlie les termes au moyen de relations différentielles, lesquelles par ailleurs peuvent être dégénérées en relation d'identité entre espèces et groupes sociaux et finalement se fusionner entre eux (p. 155)⁵⁸, créant un « morcellement » socio-naturel qui isole les groupes les uns des autres (on passe ainsi de la notion de clans totémiques à celle de castes endogames). Dans l'exposé qu'en fait l'anthropologue, on passe ainsi par trois étapes successives : une identification homologique strictement différentielle (péréquation), une identification homologique terme à terme et enfin une formule identitaire contractant les deux séries en une même unité morcelé.

Comment établira-t-on cette formule d'identification complexe à travers nos quatre dispositifs ? A propos de la formation d'une double « domanialité » en rapport d'altérité, nous nous référerons à la notion d'un « entrecroisement générique » issu de celle de classification croisée (Cf. (III) *supra*) puisque dans l'exemple de Lévi-Strauss nous avons affaire à des espèces naturelles d'un côté et à des groupes sociaux (dénommbables) de l'autre. La relation d'homologie opère ainsi au sein de ce rassemblement, de cette communauté de genres. Leur dissemblance vient des rapports que nous pouvons établir entre la notion d'homogénéité et celle d'hétérogénéité qui gouvernent des *relations génésiques* (définies dans notre précédente étude⁵⁹) et que nous associerons à cet entrecroisement générique. Comme nous l'avons déjà signalé, les relations d'homogénéité contrôlent strictement des rapports d'interfécondité physiologique (définissant le rapport *réel* entre espèces naturelles) que l'on peut situer, au niveau des métatermes, sous le signe d'une « identité classificatoire » (développée dans la science botanique et zoologique au XVIII^e siècle), alors qu'ici, nous dirons que cet entrecroisement générique entre deux domaines

57 Cf. J. Molino, « Métaphores, Modèles et Analogies dans les sciences » (p. 89-91) d'un dossier sur *La Métaphore* dans *Langages* 54 (sous la direction de J. Molino, F. Soublin, J. Tamine), Paris, Didier-Larousse, juin 1979.

58 Les métaphores du type, « la société est un organisme », les analogies du type « le roi est au peuple ce que la tête est au corps », etc., constituent une telle simplification qui fusionne une entité culturelle (Cf. « la société humaine », « la royauté ») et une entité naturelle (un « organisme vivant »); on notera également le fait que cette assimilation est définie sous les espèces d'un *Totus* global et non d'un *Omnis* pluriel. Cf. Molino, *op. cit.* p. 91.

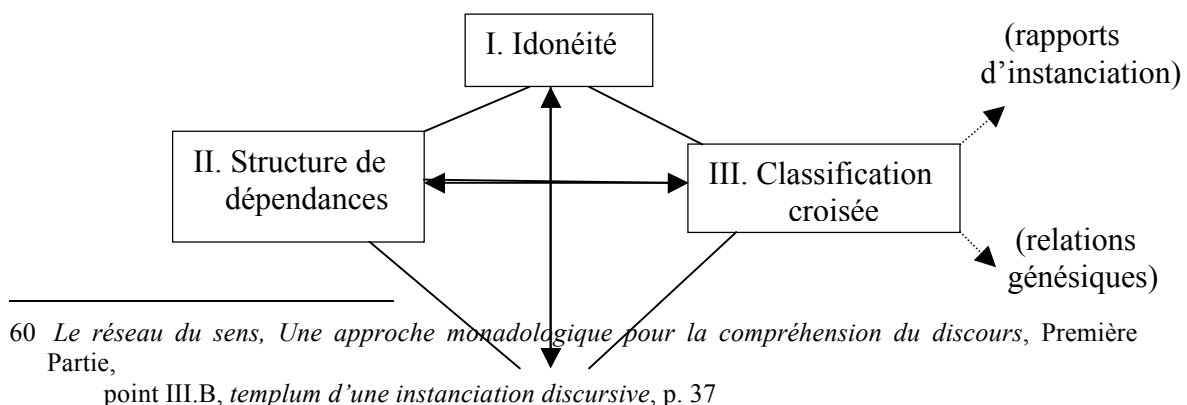
59 Cf. note (1) *supra*, point (VIII) « Rapports entre une homogénéité et une hétérogénéité », *templum* (10).

différents renvoie inversement à une « identité symbolique » associant espèces naturelles et groupes sociaux. Cette identification homologique est donc le support d'une liaison *imaginaire* entre ces espèces et ces groupes sociaux (comme dans le cas de la transsubstantiation christique entre la communauté et son *Messie* fondateur).

De plus, nous avons dit que cette identification homologique n'est pas linéaire comme l'analogie aristotélicienne de proportion : elle met en rapport deux domaines distincts en tant que « vis-à-vis » (appelé montage en parallèle, auparavant). Ici, nous ferons intervenir un autre dispositif subsidiaire : celui des rapports d'instanciation utilisé dans notre analyse du discours⁶⁰ dans lequel nous avons la mise en relation entre les notions d'énonciation, de référenciation (double, puisqu'elle est *signifié* ou *réfèrent*) et de méta-nomination (ou mise en représentation par rapport à un usage discursif) ; les termes mixtes reliant ces termes de base du dispositif sont les notions de *modus-dictum* entre énonciation et référenciation, de *sui-référence* entre énonciation et méta-nomination, et enfin, de *glose épilinguistique* (ou métalinguistique) entre référenciation et méta-nomination. Ainsi, dans la formule analogique aristotélicienne, A est à B ce que C est à D, nous dirons que le terme de liaison « ce que » est au même niveau que les deux membres qu'il relie (Cf. A et B ; C et D), alors que dans la formule d'identification homologique, propre à définir l'entrecroisement entre espèces naturelles et groupes sociaux, ce même terme de liaison « ce que » renvoie à une formule métalinguistique (soit, instaure un double niveau d'instanciation comme dans la formule du commentaire épilinguistique ou herméneutique par rapport aux énoncés ordinaires). Ainsi, on dira que dans le couplage totémique entre des espèces naturelles et des groupes sociaux, la désignation naturelle exprime une *autorité* dénomminative à la manière d'une méta-nomination.

Revenons à nos quatre *templa* ; ceux-ci peuvent être réunis dans le schéma suivant en tant que groupe de relations où les arêtes entre les quatre pôles expriment des liaisons interactives (à double sens) :

(A) Les quatre *templa* en tant que groupe de relations combinatoires



IV. Prototypicité

Ainsi dans ce schéma, nous avons un ordre d'exposition allant de l'idonéité (la plus abstraite) à la prototypicité (la plus concrète) ; mais en même temps, les quatre *templa* expriment une combinatoire de mises en relation à laquelle on associera les deux *templa* subsidiaires, celui des *relations génésiques* qui limitent le nombre de possibilités réelles (Cf. celles d'un engendrement, par exemple) et celui des *rappports d'instanciation* (épistémologiques) concernant la distinction entre une « identité classificatoire » et une « identité symbolique ». Chacun de ces dispositifs « traitent » d'un certain problème, mais comme dans la Monadologie leibnizienne, ce traitement de types de problèmes renvoie aux autres dispositifs associés pour recevoir une formulation plus détaillée dont les résultats cumulatifs (à la manière d'un processus incrémental) peuvent à nouveau « nourrir » les formulations préalables. C'est un mécanisme d'auto-organisation⁶¹ qui n'est pas sans faire penser à ce que nous avons dit de l'« entrecroisement générique » (Cf. (III) *supra*) dans lequel des organismes extérieurs à d'autres (au sein d'un certain milieu) entrent en contact pour les transformer de l'intérieur (Cf. suscitent un potentiel de développement latent; ainsi des rapports entre la flore et la faune dans le cas des insectes et de la pollinisation). La notion de complexité n'est pas linéaire (mais croisée), de « petits organismes » pouvant participer à l'économie de « grands organismes » et en modifier (par réorganisation interne) le métabolisme de base.

BIBLIOGRAPHIE

- ALEXANDER, Ch., 1967 [1965], « La ville n'est pas un arbre », *Architecture, Mouvement et Continuité*, n° 1, Paris, SADG
- AMALDI, P., 2012, *Architecture, profondeur, mouvement*, Gollion, Infolio,
- AUBENQUE, P., 1962, *Le problème de l'être chez Aristote*, Paris, PUF,
- BLANCHÉ, R., 1966, *Structures intellectuelles*, Paris, Vrin
- BORDRON, J.-F., 2001, « Aspects de l'identité dans les processus », *Les Référents Évolutifs entre Linguistique et Philosophie, Actes des Journées d'Études des 11 et 12 septembre 1997* (De Mulder W. & Schnedeker C., éd.), Metz, Université de Metz,

61 *Colloque de Cerisy : L'auto-organisation, De la physique au politique, sous la direction de Paul Dumouchel et Jean-Pierre Dupuy*, Paris, Seuil, 1983.

- 2013, *Image et vérité, Essais sur les dimensions iconiques de la connaissance*, Liège, PUL, collection Sigilla
- BOUDON, P. 1999-2002, *Le réseau du sens, Une approche monadologique pour la compréhension du discours* (deux volumes), Berne, Peter Lang,
 2003, « Propriétés sémantiques et re-présentation des connaissances », *Cahiers de lexicologie* n° 83, Paris, Honoré Champion
 2011, « La question du genre comme nœud de relations sémantiques », *Les Nouveaux Actes Sémiotiques*, n° 114 (en ligne), Limoges, PUL,
 2013, *Architecture des lieux, Sémantique de l'édification et du territoire*, Gollion, Infolio
- BRANDT, P. A., 1986, *Actes sémiotiques, Documents VIII*, 72, Paris, Groupe de Recherches sémio-linguistiques, EHESS-CNRS,
- CASSIN, B., 1996, « Enquête sur le logos dans le traité *De l'âme* », *Études sur le « De anima » d'Aristote* (Romeyer-Dherbey, éd.), Paris, Vrin,
- CULIOLI, A., & DESCLÉS, J.-P., 1982, « Axiomatisation de la notion de repérage abstrait », *Mathématiques et Sciences humaines II*, n° 78, Paris, EHESS,
- DAMISCH, H., 1987, *L'origine de la perspective*, Paris, Flammarion,
- DE CUES, N., 1979 [1930], *La docte ignorance*, Paris, La Maisnie,
- DERRIDA, J., 1972, *La dissémination*, Paris, Seuil,
- DESCARGUES, P., 1976, *Traité de perspective*, Paris, Chêne,
- DUMOUCHEL, P. & DUPUY, J.-P. 1983, *Colloque de Cerisy : L'auto-organisation, De la physique au politique, sous la direction de Paul Dumouchel et Jean-Pierre Dupuy*, Paris, Seuil,
- FOUCAULT, M., 1975, *Surveiller et punir, Naissance de la prison*, Paris, Gallimard,
- FREGE, G., 1971 [1892], *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Seuil,
- GONSETH, F., 1973, *Philosophie néo-scholastique et philosophie ouverte*, Lausanne, L'Age d'Homme,
- HOFSTADTER, D., 1985 [1979], *Gödel Escher Bach, Les brins d'une guirlande éternelle*, Paris, Interéditions,

- LE GUYADER, H., 2002, « Doit-on abandonner le concept d'espèce ? », *Le Courrier de l'environnement* n° 46 (en ligne),
- LÉVI-STRAUSS, C., 1962, *La pensée sauvage*, Paris, Plon,
2002, « G. Lecointe & H. Le Guyader, Classification phylogénétique du vivant (Paris, Belin, 2001) », *L'Homme* n° 162, Paris,
- LONGO, G., *et alii* 2002, « Laplace, Turing et la géométrie impossible du « jeu de l'imitation » », *Intellectica* n° 35, Paris, CNRS,
- MIEVILLE, D., & VERNANT, D., 1995, « Stanislas Lesniewski aujourd'hui », *Recherches sur la philosophie et le langage* n° 16, Grenoble,
- MOLINO, J., 1979, « La métaphore », *Langages* n° 54, Paris, Didier-Larousse
- PANOFSKY, E., 1975 [1924], *La perspective comme forme symbolique*, Paris, Minuit,
- RIGAL, E., (éd.) 1998, *Jaako Hintikka, questions de logique et de phénoménologie*, Paris, Vrin,
- SEVERI, C., 2007, *Le principe de la chimère, une anthropologie de la mémoire*, Paris, Aesthetica,
- SIMONDON, G., 1964, *L'individu et sa genèse physico-biologique*, Paris, PUF,
- SPERBER, D., 1974, *Le symbolisme en général*, Paris, Hermann,
- STRATHERN, M., 1990, *The Gender of the Gift. Problems with Women and Problems with Society in Melanesia*, Los Angeles, UCP
- TORT, P., 1980 [réédition 1998], *L'ordre et les monstres (le débat sur l'origine des déviations au XVIII^e siècle)*, Paris, Le Sycomore,
- VITRUVÉ, 1995, *Les dix livres de l'architecture, traduction de Claude Perrault (1673)*, Liège, Pierre Mardaga,
- WITTGENSTEIN, L., 1961, *Le tractatus logico-philosophicus*, Paris, Gallimard